

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (Suite) :
partie XII. L'année de philosophie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 3-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(Suite.)

XII. L'année de philosophie.

La dialectique, affaire de définitions, de divisions et subdivisions, ne nous retint pas longtemps. Peut-être eut-on bien fait de serrer les notions de près, de préciser et d'approfondir un peu plus, en un mot, de mettre à la fois plus de vérification expérimentale et plus de philosophie vraie, soit de métaphysique dans cet ensemble de notions et de règles pratiques ; autrement, la dialectique ne diffère guère de la grammaire et de la rhétorique. Pratiquement, elle constitue un excellent exercice de travail réflexe et psychologique, et par là, non moins que par ses préceptes et ses définitions, elle constitue une excellente préparation au reste de la philosophie.

Mais nous nous arrê tâmes à la critique, dont l'importance tient au rôle qu'elle joue depuis que les théories cartésiennes ont été vulgarisées, soit qu'on accepte ces théories et qu'on veuille pourtant échapper au scepticisme, soit qu'on se préoccupe, comme de juste, de les réfuter. Ayant accepté le rosminianisme, M. Gard était par le fait même cartésien. Dès lors, la première et la plus importante question qu'on dut se poser en philosophie, c'était *de démontrer* la vérité de nos connaissances, soit leur conformité avec la réalité objective. Or, cette démonstration doit se faire sans pétition de principe ; là est la grande difficulté. En d'autres termes, comment passer du sujet, qui est en nous et n'y constitue d'ailleurs qu'un phénomène fugitif, à l'objet, qui est de l'autre côté, hors de notre atteinte ? En s'appliquant à résoudre cette question, qui revient toujours, ne semblant jamais résolue, on s'alambique l'esprit, on se fatigue peu à peu, bien plus, on s'hypnotise comme le fakir de l'Inde qui se regarde fixement le nombril. Comme la philosophie m'intéressait de plus en plus, je m'y mis de toute mon âme. Or, je me souviens comme cette question me préoccupait par moments. Nous la discussions même quand, ce qui n'était pas rare, M. Gard nous laissait seuls pour aller au confessionnal ou pour s'occuper de ses œuvres. Un jour, M. Ecœur nous ayant dit tout à coup que ses idées lui

échappaient, un farceur était vite allé fermer la fenêtre, pour les empêcher de s'enfuir. Comme nous n'apportons pas dans de pareilles recherches la rigueur de logique du Français, ni la préoccupation strictement scientifique des Allemands, mais que nous nous en tenions au bon sens, ou que du moins nous y revenions toujours, nous échappions pratiquement au scepticisme.

M. Gard nous prémunissait contre le fidéisme de Lamennais, ce qui ne l'empêchait pas de maintenir au nombre des critères de certitude et de vérité le consentement commun, *sensus naturae communis*. Pour la vérité de la perception des sens, nous ramenions la question à un certain nombre de conditions préalables, ce qui nous permettait d'arriver à une évidence et à une certitude physique. L'évidence métaphysique nous suffisait en matière d'idées pures, soit en mathématiques et en métaphysiques. Mais l'on n'avait pas pour autant résolu la question de l'objectivité de nos connaissances et nous voyions toujours se dresser devant nous le spectre du scepticisme ou de l'idéalisme. On avait beau ramener à d'excellents syllogismes la question de la vérité de nos connaissances, l'objection consistant à montrer dans les syllogismes une perpétuelle pétition de principe n'était jamais complètement résolue.

Là était donc le côté faible de la philosophie de M. Gard ou de tout autre professeur ou écrivain catholique de l'époque. On avait eu tort de se laisser amener par la partie adverse, par Descartes et Kant, sur un terrain défavorable, où la cause ne pouvait plus être bien défendue. Il aurait fallu revenir en arrière, ne pas admettre que la vérité et la certitude de nos connaissances aient besoin d'être démontrées, mais établir en principe cette vérité et cette certitude comme un double fait qu'il suffit de constater et que l'on peut, en outre, vérifier, mais qu'on ne peut nier ni révoquer en doute, parce qu'il s'agit là d'un fait primordial se justifiant par lui-même, renfermant en lui-même sa propre évidence, l'emportant en vérité et en certitude sur toute démonstration expérimentale ou scientifique. Tout se ramène ainsi à une constatation et à une vérification. Dans la plupart des cas, ni nos sens, ni l'intelligence, ni même le témoignage d'autrui ne nous trompent et ne peuvent nous tromper. Déterminer ces cas, exclure ceux qui ne rentrent pas dans cette

catégorie, telle est la tâche, peu difficile d'ailleurs, de la philosophie. De la sorte, du reste, on arrête Descartes dès le commencement de son doute méthodique. Pour en revenir, pour remettre la question au point, je ne trouvai pas mieux, l'année suivante, à Fribourg, chez M. Bapst, qui était d'ailleurs très superficiel, ni même, deux ans après, au Collège Germanique, chez le Père Palmieri, qui n'était pourtant pas rosminien, bien que résolument cartésien. Dans ses *Elementa philosophiae*, ma conversion se prépare sans doute, mais elle n'est pas encore complète. Il y fallait du temps, de l'expérience et beaucoup de réflexion.

Il n'est pas permis à l'homme de se méfier de ses facultés, de sa propre nature, de la nature en général, en un mot, de ce que l'ont fait les causes qui ont présidé à sa création et lui ont donné la vie ; pas plus qu'il n'est permis à l'enfant de se méfier de ses parents, de leur réclamer la preuve de son origine, de se faire exhiber des titres de légitimation. Une pareille méfiance, si l'on y pense bien, est une révolte et une véritable impiété qui remonte jusqu'à Dieu. Sans doute, nous pouvons examiner notre nature, suivre minutieusement l'évolution de nos facultés et chercher à voir, de ce côté, jusqu'au bout ; mais avec les sentiments de respect et de confiance qui siéent à l'effet dans ses rapports avec la cause, qui siéent à la créature vis-à-vis du Créateur. Comme il ne nous est pas possible de nous hisser au-dessus de nous-mêmes pour tout examiner et vérifier de haut, contentons-nous de regarder, aussi bien que nous le pouvons, de bas en haut. La philosophie transcendante n'est pas à la portée de l'homme, parce qu'elle oblige à se placer au point de vue de Dieu lui-même. Enfant, pour vouloir trop s'élever et se rendre indépendant de tout, l'homme retombe lourdement. Les erreurs de la philosophie moderne s'expliquent par là.

Pour le cours intitulé pompeusement *Histoire de la Civilisation*, M. Gard nous avait fait acheter le *Catholicisme comparé au Protestantisme*, de Balmès ; c'était moins un manuel de classe qu'un livre de lecture, livre d'ailleurs excellent et très bien traduit en français. Le seul défaut de cette apologie érudite et éloquente, c'est d'avoir accolé au Catholicisme, tout en le défendant, nombre de choses des anciens régimes dont le Catholicisme

n'a pas à assumer la responsabilité. L'idée me vint d'acheter aussi la *Philosophie fondamentale*, du même auteur. Dans cet ouvrage, que je lus surtout pendant les vacances, j'eusse trouvé, si j'y avais été quelque peu préparé, la bonne solution à la question de la certitude et de la vérité objective de nos connaissances. Vers la fin de l'année, M. Gard me passa un exemplaire de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. C'était trop tôt, mes études ne m'avaient pas encore mené jusque-là. Le traité de la *Vraie religion*, de Perrone, n'était peut-être pas non plus ce qu'il nous eût fallu en fait d'apologétique ; mais à cette époque aurait-on facilement trouvé mieux ? Entre temps, je lisais les *Etudes philosophiques* d'Auguste Nicolas, les *Conférences* du Père Félix, et même les trois premiers volumes de la grande *Histoire de l'Eglise* de Rohrbacher, que les Tavernier m'avaient passés. Dès lors, je dessinais un peu moins, et je commençais à négliger le chant ; je devenais davantage travailleur dans le sens de travail de la classe, bien que toujours à ma façon, en restant un peu à côté. M. Gard avait donc su m'intéresser à la philosophie et provoquer mon activité de ce côté. Certes, c'était beaucoup, de la part d'un professeur.

J'ai dit que M. Gard, en dépit de sa gravité et de son ton solennel, était un homme d'action. Il avait en effet fondé des œuvres qui lui prenaient son temps et auxquelles il nous initiait volontiers. De toutes ses œuvres, celle de l'Orphelinat de Vérolliez était et resta toujours la principale ; il créa cet orphelinat de filles, le seul qu'on eut dans le canton, précisément pendant que j'étais à St-Maurice. L'emplacement lui fut fourni par l'Abbaye ; c'était le sol entourant la chapelle et le champ des Martyrs, avec la petite ferme construite au nord et les terrains incultes, couverts de cailloux provenant des débordements du Mauvoisin, torrent descendant de la Dent du Midi, qui ne mérite que trop son nom. Tout cela, dès que l'Orphelinat y fut, M. Gard s'appliqua à le faire valoir. Où il n'y avait d'abord que des cailloux, il planta des vignes de bon rapport. C'avait été un jeu pour les enfants, en se passant ces pierres de main en main, de les rejeter contre la digue du torrent ; une partie des récréations fut consacrée à cet exercice. Pour diriger l'Orphelinat, n'ayant pu s'arranger avec aucune Congrégation existante, parce qu'on exigeait une dotation qui n'existait

point, M. Gard fonda lui-même une Congrégation, où des personnes dévouées de St-Maurice et du voisinage voulurent bien s'ensevelir. Pour accroître les ressources, il « inventa » la Grotte des Fées, qui, sans doute, existait déjà, mais où l'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant sur le sol, soit sur les alluvions qui l'avaient comblée par endroits. Après avoir obtenu de l'Etat du Valais, propriétaire du terrain, la concession nécessaire, il nous employa, nous grands élèves de l'Abbaye, pour explorer les nombreuses et profondes galeries souterraines. Un jour fut consacré à ce travail ; on nous avait fait mettre nos plus mauvais habits, et nous étions munis de diverses lampes, ou appareils d'éclairage, avec des provisions de ficelles pour le cas qu'il fallut revenir en arrière dans l'obscurité. Un buffet installé près de l'entrée nous offrait des rafraîchissements propres à rendre les forces et à maintenir l'entrain.. Nous étions commandés par M. Burnier. Quelques savants, entre autres le colonel Perrier, d'Estavayer, munis du marteau à hachette qui signalait alors les géologues, étaient de la partie. Les ramifications de la grotte étaient nombreuses, montant, redescendant et se croisant probablement dans la direction de la Dent du Midi, d'où provenaient sans doute les sources abondantes, qui formaient d'espace en espace des ruisseaux, des cascades, de prétendus lacs. Tantôt nous montions, tantôt nous descendions, tantôt la voûte s'abaissait au point de nous obliger à ramper, tantôt elle se relevait très haut en formant des dômes sur nos têtes. Nous tenions une ficelle tendue derrière nous, et quand, faute d'air, toutes les lumières s'étaient éteintes successivement, on rétrogradait lentement en poussant de joyeux cris. Ce fut pour nous une fête. Nombre d'années plus tard, je revins visiter la grotte avec M. Gard lui-même. En soi, simple série de galeries creusées par l'eau dans la roche calcaire, la grotte n'a rien de merveilleux ; mais le sentier sinueux qui y conduit sous les châtaigniers, au-dessus du pont et du château de St-Maurice, mérite à lui seul d'être parcouru, à raison du paysage grandiose et extrêmement varié qu'il offre au touriste ; c'est la plus belle promenade qu'on puisse faire à St-Maurice.

Je commençais du reste à apprécier le pays, qui fait, par ses rochers, ses cimes neigeuses, ses puissantes masses, sa végétation très inégalement répartie, un contraste

si complet avec nos riches campagnes fribourgeoises. Le dimanche, on nous permettait assez facilement d'aller communier à Notre-Dame du Scex ; c'était une promenade doublement poétique, par le charme du paysage matinal et par la joie intérieure de l'âme. Qu'on se représente le site pittoresque de la chapelle et du petit ermitage voisin, adossés et comme suspendus à l'énorme falaise de Vérossaz ; puis la vue que de l'étroit sentier et de la plateforme précédant la chapelle on a sur la ville et la petite plaine sillonnée par le Rhône, en face du Catogne et des hauteurs du Trient éclairés par les premiers rayons du soleil ; enfin, l'air frais du matin, tout embaumé des senteurs de la campagne ! Or, tout cela se gravait dans notre mémoire et se combinait dans, nos âmes d'adolescents avec les sentiments que la piété la plus ardente nous faisait éprouver dans ces circonstances. A Vérolliez, où nos parents nous avaient également menés à notre entrée au Collège, j'allais souvent, et même pendant la semaine, servir la Messe à M. Gard, qui me prenait volontiers avec lui. Là aussi, tout sauvage qu'il parut d'abord, entre les immenses pyramides de la Dent de Morcles et de la Dent du Midi, le site avait ses charmes. Mais, comme spectacle religieux combine avec la nature grandiose, rien n'égale la vue des processions des Rogations, se rendant à l'Abbaye auprès des reliques des Martyrs, de toutes les paroisses environnantes, y compris Salvan, Outre-Rhône, Monthey, Massongex, Vérossaz et Chœx. Cette vue, nous allions en jouir du haut des Fortifications vaudoises, en face du plateau de Vérossaz, au-dessus du pont du Rhône ; nous nous y rendions à cet effet de bon matin. Chaque cortège formé d'enfants de chœur suivant la clochette, desservants, vêtus du surplis blanc et de camail rouge, du curé en surplis et camail, monté parfois sur un cheval ou un mulet, des filles congréganistes en voile blanc, et d'un plus ou moins grand nombre d'hommes et de femmes de tout âge, se déroulait sinueusement parmi les rochers et sous les arbres, tantôt caché par quelque obstacle, tantôt réapparaissant soudain. Il en venait du sud, par la route du Bois-Noir, du nord, par celle de Massongex, enfin, du plateau de Vérossaz, par le sentier en zig-zag du château. Et à cette époque de l'année, où les anfractuosités de rochers étaient garnis de buissons fleuris, tandis que les

cimes avaient encore leur neige bien blanche, le tout sous le soleil délicieux du mois de mai, la nature n'aurait pu être plus belle, qu'on regardât sur la basse plaine du Rhône allant jusqu'au Léman, sur l'autre plaine plus étroite remontant vers le Catogne, ou encore contre les escarpements de la Dent du Midi et de la Dent de Morcles !

J'ai déjà fait remarquer que le Valais est un pays de grands contrastes, où l'homme, comme la nature, présente tous les extrêmes dans un rapprochement pittoresque. Le caractère même des gens se ressent visiblement du milieu géographique ; il n'a pas la même placidité, la même bonhomie, ni surtout la même égalité que chez nos Fribourgeois. Ainsi, un Valaisan ordinairement tranquille et quelque peu endormi, peut tout à coup être saisi d'un accès de fureur. Je me souviens toujours d'une scène passée dans la salle d'études d'en-bas. Nous y étions tous rangés des deux côtés d'une table à la fois très longue et très large, tournés les uns contre les autres, mais séparés par nos encriers, nos livres, nos piles de cahiers. Or, Maurice de Courten et Victor de Chastonay, tous deux de Sierre, et se disputant en rhétorique la première place, se trouvaient placés juste en face l'un de l'autre. On les savait rivaux, mais rien de désagréable ne s'était encore passé entre eux. Un beau jour, après avoir échangé des regards peu bienveillants, ils se redressèrent soudain l'un contre l'autre et s'assailirent par-dessus la table à coups de livres, d'encriers et d'autres projectiles. Tout le monde se leva et ce fut une confusion inexprimable jusqu'à ce que l'inspecteur, qui était allé requérir l'aide de deux domestiques, eût fait appréhender et mettre dehors les combattants. Un fait semblable, mais, qui me touche d'un peu près, se passa pendant que j'étais en Philosophie. Etienne-Marie Tavernier s'emporta un jour au point de lancer son encrier au visage d'un condisciple qui l'avait agacé ; c'était en pleine classe, l'encrier avait fait une légère blessure et tous, les voisins avaient été éclaboussés ; les traces de l'accident restaient marquées en vilains traits noirs contre la paroi et sur le plancher. En punition du méfait, M. Gard avait interdit le port de l'uniforme au coupable. Celui-ci, rentré en lui-même et conscient de sa faute, n'aurait pas réclamé contre la punition, qui était assez rationnelle. Mais le major Chapelet, beau-frère de Tavernier, y vit une offense pour la parenté

tout entière et intervint aussitôt. M. Gard ne pouvait pas revenir en arrière sans compromettre son autorité. Connaissant mon intimité avec l'autre des Tavernier, il me suggéra d'organiser une pétition des grands élèves pour demander la levée de l'interdiction. Rédigée aussitôt en termes propres à tout sauvegarder, la pétition fut signée par tous les grands élèves, y compris celui qui avait reçu l'encrier. Après une allocution où nous étions félicités de notre bonne solidarité, et où l'on prenait acte du repentir du coupable, la punition fut levée, et dès lors tout s'arrangea. Etienne-Marie Tavernier me sut toujours gré de mon intervention en cette circonstance. Naturellement, son frère Jules, qui avait eu souvent à souffrir de ses brusqueries, fut mis au courant de la manière dont la chose s'était passée.

Notre classe de Philosophie, probablement plus nombreuse et composée de meilleurs éléments que d'ordinaire, donna l'idée à M. Gard d'organiser en public une soutenance de thèses, comme il avait vu faire la chose à Rome, au cours de ses propres études. Je fus désigné pour affronter la discussion publique, qui devait avoir lieu au théâtre de la ville, et en latin. L'entreprise était un peu téméraire ; j'étais loin d'avoir la maturité d'esprit et l'instruction nécessaire ; en tout cas, une préparation un peu longue se fût imposée. Mais M. Gard ne reculait pas devant les tentatives hardies et grandioses ; elles l'attiraient plutôt. Les thèses furent imprimées et l'on annonça la chose dans les journaux. Le P. Rothenflue, venu de Sion, me fit des objections tirées, non pas de son ontologisme, qui, déjà à cette époque, semble avoir eu du plomb dans l'aile, mais des théories relatives à la meilleure forme de gouvernement. Je ne sache pas qu'on ait discuté des questions de métaphysique. En tout cas, le succès ne pouvait être et ne fut pas bien grand. On m'avait mis par là quelque peu en évidence, ce qui me permettait de terminer très convenablement mes études de St-Maurice. Quant à moi, j'eus conscience de mon insuffisance, et jamais depuis je ne me vantai de cette soutenance de thèse. Mais je n'en restai pas moins gagné à la cause de la philosophie, branche que je devais enseigner un jour et plus ou moins cultiver pendant le reste de ma vie.

(A suivre)

M^{gr}

JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.